

*LA FEMME
AUX CINQ
ÉLÉPHANTS*

de VADIM JENDREYKO
(2009)

TRADUIRE

de NURITH AVIV
(2010)

LETTRE À SVETLANA GEIER

AGATHE NEUVE

Svetlana Mikhaïlovna,

Votre corps terrestre a rendu son tablier le 7 novembre dernier. Votre cœur s'est envolé, j'aime à le croire, vers ce pays où seul existe « ce qu'un cœur peut dire à un autre en le saluant sans un mot ». Car ce sont ces régions poétiques de Vladimir Soloviev que vous évoquez en voix off pour ouvrir le documentaire de Vadim Jendreyko qui vous est consacré : *La femme aux cinq éléphants*. Transmettre, recevoir et échanger dans le silence : un rêve pour la traductrice et l'enseignante que vous fûtes, entièrement dévouée à la transmission de la littérature et de la langue russes en Allemagne, travailleuse inlassable, ô combien consciente, par votre traversée exceptionnelle des heures sombres de l'histoire, du rôle que peut jouer le langage dans l'élévation ou dans l'annihilation de l'être humain.

Il faut vous entendre réciter doucement Siniavski ou Pouchkine dans le train qui vous ramène à Kiev après soixante-cinq ans d'absence, vous entendre revenir sur une quadruple allitération évoquant le vol du hanneton, vous écouter vous interroger sur la construction du possessif russe où le pronom tient lieu de sujet et régit son possesseur, qui, par là, perd son autonomie et sa liberté, et enfin prêter attention au petit silence qui suit cette information grammaticale. Il faut vous suivre lorsque vous associez la structure interne des œuvres de Dostoïevski à celle de l'oignon que vous êtes en train d'éplucher dans votre cuisine. Je ne me souviens plus de vos mots exacts... L'oignon n'a pas de centre, son seul but c'est l'oignon d'après, celui qu'il contient déjà en lui-même, tout comme les histoires de Dostoïevski contiennent d'autres histoires. Par l'effet du montage, vous concluez ainsi cette séquence ravissante : « Exister n'a de sens que si les choses continuent. » Cette danse où s'enroulent votre présence, l'élégance des images et la pertinence du montage est permanente. Dans le train, à la frontière de l'Ukraine,

l'œil de la caméra sort de l'intime pour suivre la lourdeur des manœuvres ferroviaires liées à l'incompatibilité des voies entre les pays, à leur différence d'écartement. Pendant ce temps, en voix off, vous nous parlez de l'incompatibilité des langues.

Les moments de grâce sont trop nombreux. Sans cesse dans ma tête en surgit un, puis un autre. Il faut vous voir expliquer la psyché de Raskolnikov, grand héros dostoïevskien qui se fait assassin par raison pure, et vous entendre revenir sur ce paradoxe humain qui, au lieu de nous faire prier pour le salut de la victime, nous fait trembler d'anticipation avec l'assassin à l'idée de son geste. Vos paroles s'animent, votre regard s'illumine de compréhension pour l'âme humaine. Puis, juste derrière, la folie transpire dans les regards des acteurs du *Raskolnikov* de Robert Wiene, chef-d'œuvre du cinéma muet. Pour finir, il faut suivre des yeux votre vieil index qui caresse la pile énorme des « cinq éléphants », eux qui vous ont occupée pendant deux décennies (*Crime et châtiment*, *L'Idiot*, *Les Démons*, *Les Frères Karamazov* et *L'Adolescent*), puis percevoir à la lumière de votre biographie toutes les strates de votre petite remarque : « On ne traduit pas tout cela impunément. »

Votre vie fut un long chemin en compagnie de Pouchkine, Gogol, Tolstoï, Soljenitsyne, Platonov, Biély, Tchoukovskaïa, Siniavski, Afanasiev, Voïnovitch, Kataïev, Bounine, Boulgakov, Dostoïevski. Tous sont passés à travers le fin tamis de votre esprit, empruntant la porte de vos yeux maintenant voilés par l'âge. Des yeux extrêmement vifs pourtant, et capables en un clin d'œil de happer le monde extérieur ou de pénétrer dans le monde intérieur, sans lunettes, pour aller tricoter, broder de l'allemand à partir du russe. Et tous ont dû contribuer, au cours des longues heures que vous leur avez consacrées, à la formation de cette bosse qui vous courbe vers la table et l'ouvrage mais que vous domptez par la force de votre regard.

« Texte et textile ont la même racine », dites-vous en lissant de la main la serviette blanche que vous vous apprêtez à repasser, « ... au lavage, les fils du tissu perdent leur chemin ». Quelle belle mise en image de la traduction. Je me prends à imaginer un texte tout perdu, tourneboulé par le tambour de la machine à traduire et qui s'accroche à l'esprit de son traducteur, son guide sur un chemin possible jusqu'à ce qu'il soit repassé de frais, tout pimpant de sa nouvelle langue. Le temps que je fasse cette petite balade intérieure, vous déployez déjà les grandes nappes blanches en lin finement brodées par votre mère. On y lit la même patience, la même minutie

que celle que vous portez à vos textes afin que les fils (textiles comme textuels) trouvent le chemin minutieusement élaboré par le brodeur. Pour produire ces entrelacs et ces ajours savants, « chaque fil, dites-vous, doit être ôté minutieusement ; il faut détruire le tissu avant de le remplir ». N'est-ce pas là ce que nous faisons lorsque nous traduisons ? Détruire une forme ? Démanteler une langue, pour en construire une autre ?

Svetlana Mikhaïlovna, pourquoi traduisiez-vous ? Et pourquoi si précautionneusement ? Avant de tenter une réponse, je dois saluer vos ineffables assistants, Frau Hagen et Herr Klodt, respectivement sténographe et correcteur, mettant quotidiennement à votre disposition leurs mains habiles et leurs cerveaux érudits. Rarissimes sont les traducteurs qui bénéficient d'assistants personnels ! Vos face-à-face à l'écran permettent d'entendre formulés à voix haute ces processus de traduction et de relecture, ces choix à faire, ces joutes infimes dont chacune participe du tout et qui le plus souvent n'ont lieu qu'avec soi-même. Pour ceux qui ne connaissent rien à la traduction littéraire, ces scènes où règnent en maître quelques mots, quelque virgule, sont immanquablement cocasses. Les rires discrets dans la salle obscure me l'ont confirmé.

Une chose est sûre, à ce rythme, vous ne traduisiez pas pour l'argent. Vous traduisiez à l'évidence par amour de la littérature et des grands écrivains, ceux qui avaient réchauffé votre cœur et nourri votre esprit entre 1938 et 1939, quand vous nourrissiez votre père agonisant, anéanti par les sévices que Staline réservait aux ennemis du peuple. Rien n'est facile. Vous traduisiez aussi, on le devine, afin de vous acquitter ligne après ligne de cette dette à laquelle vous faites allusion ; une dette complexe envers les Allemands qui vous vinrent en aide en vous embauchant comme traductrice pendant l'occupation de Kiev, vous conduisant inévitablement à participer aux rouages de leur organisation et à vous mettre au service de la sinistre ЛТИ, la « Lingua Tertii Imperii », ainsi codifiée par Victor Klemperer dans ses cahiers. Une dette envers l'Allemagne elle-même qui devint votre pays avant le retour des Soviétiques. Mais dans votre enfance, cet apprentissage précoce des langues, l'allemand et le français, avait été envisagé par votre mère comme une dot, un savoir-faire qui vous mettrait à l'abri du besoin. Non, rien n'est facile, et rien n'est jamais si simple. Dot et dette, connaissance et souffrance. Entre les deux nul apitoiement, nul romantisme, mais une extrême dignité reposant sur les piliers de la sensibilité, de la culture et de la volonté.

« Traduire, dites-vous enfin, c'est le désir de trouver quelque chose qui se dérobe sans cesse, l'original, l'ultime, l'essentiel. » Cela me rappelle que vous traduisiez à contre-courant, de votre langue natale vers votre langue d'adoption. À la source de votre travail résidait donc, non pas l'étranger, mais le familier. L'essentiel. L'originel... Comme cette source où vous buviez enfant en compagnie des cigognes et dont nous, spectateurs, avons soif avec vous. Sur sa trace, Svetlana Mikhaïlovna, nous continuons à vous suivre à travers la neige, à travers le temps, jusqu'au-delà du seuil.

La Femme aux cinq éléphants, un film de Vadim Jendreyko (2009), (à paraître en DVD à l'automne 2011).